

INTRODUCTION

C'est au cours d'une mission d'étude sur des phénomènes surnaturels de surchauffe anormale de glaçons dans les verres "de contact" d'un ami détective privé américain que j'ai été amené à me rendre récemment dans le Colorado. Ayant prouvé assez rapidement à mon ami que c'était le regard de braise de sa secrétaire qui était à l'origine de ses déboires, j'ai pu profiter de quelques jours de vacances dans cette charmante contrée.

Peu de temps avant de me rendre aux States, j'avais été appelé par un autre grand ami, Prosper-Youp Labutte, P.D.G. d'une grande entreprise de Transports et passionné de fouilles, pour effectuer des recherches sur le territoire de la petite commune libre bretonne de Kergleuz. Il s'agissait de retrouver les cendres du célèbre aventurier et ethnologue américain John Barney Fergusson. Ce dernier étant natif de Telluride, Colorado, et titillé par une curiosité quasi malade, j'ai mis à profit les instants de loisirs dont je disposais sur place pour enquêter et obtenir plus de renseignements sur ce mystérieux John Barney Fergusson dont nous avons, au cours de fouilles curieuses menées en deux temps et trois mouvements, retrouvé les cendres et quelques ossements.

Voici les éléments recueillis à Telluride, Colorado auprès de ceux qui l'ont connu et qui vous permettront, je l'espère, de vous faire une meilleure idée de la grandeur de cet homme malheureusement trop tôt disparu.

Sédan LAFOUILLE
Chargé de recherches
Muséum d'histoires surnaturelles de Paris

John Barney Fergusson.

*Vie et moeurs d'un grand aventurier,
sa venue en ce bas monde,
sa jeunesse
son tragique destin.*

La naissance.

Le soleil est haut dans le ciel et surchauffe avec insistance le bitume de la petite route bordée, ce ci de là, par quelques buissons rachitiques. Pas un souffle de vent ne vient tempérer cette fournaise. Il semble qu'il n'y ait aucune vie à des kilomètres à la ronde.

Une vieille Ford T est arrêtée là, capot moteur ouvert. Deux jambes inertes dépassent, sous la voiture.

- P... de B... de Nom de Dieu de foutue courroie !

C'est ainsi que s'exprime, chaque fois que sa voiture est en panne - c'est à dire souvent - le docteur Barnes de Telluride.

Il était en route pour la ferme du "Vent Tripotant" où il était attendu lorsque cette satanée courroie avait eu, sans crier gare ni autre chose, la mauvaise idée de se casser net.

- Ahhhh ! enfin !

Le docteur Barnes savait tout soigner chez les hommes. Il en avait vu des maladies et des blessures diverses. Recoudre la chair humaine était pour lui un amusement sans bornes ; selon les patients et son humeur du moment il utilisait le point de croix, le point retors inversé, le point de dentelle du Puy... Il n'y avait pas, à Telluride ni dans tout le Colorado, deux cicatrices identiques dues à sa main experte.

La mécanique était devenue, à force, sa deuxième passion après la médecine. Il était obligé de faire preuve de beaucoup d'imagination pour réparer son tacot parce qu'étant un peu radin, il refusait de laisser cette merveille aux mains du garagiste local qu'il jugeait peu digne de confiance.

Dans le cas présent, le Docteur Barnes a rafistolé la courroie à l'aide de deux épingles à nourrice qu'il a sorties de sa trousse de visite.

- Bon, ça devrait tourner ! Dit le docteur Barnes en s'extirpant de l'espace exigü situé entre la route et le moteur, ce dernier étant surbaissé depuis que les fixations d'origines, à l'occasion d'une autre panne, ont été remplacées par du fil de fer trop lâche.

- J'espère que tu vas démarrer, salope !

Cette invective est ponctuée d'un violent coup de pied dans le pneu avant gauche, ce qui réveille une vieille douleur rhumatismale dans la cheville du Docteur et fait jaillir un nouveau juron de rage.

%%%

- Bon Dieu, mais qu'est-ce qu'il fabrique ?

Dans la maison principale du domaine du "Vent Tripotant", le maître des lieux, un solide fermier, guette la route à travers les rideaux à fleurs de la fenêtre de sa chambre.

Sur le lit sa femme gémit puis crie en se tordant de douleur. Elle devrait accoucher sous peu mais le Docteur Barnes, qui a pourtant été appelé depuis plusieurs heures, se fait cruellement attendre. A la vue de son épouse baignant dans sa sueur, les traits déformés par la souffrance, le fermier ne tient plus en place.

- Tant pis, puisqu'il n'arrive pas, je vais me débrouiller tout seul. Je m'occupe bien de mes vaches quand elles vèlent.

Le fermier court jusqu'à la grange d'où il ressort rapidement, une cordelette à la main. Un cri strident, presque inhumain, s'échappe de la maison.

- Bondiou, ça doit pas être plus sorcier que pour la Blanchette." dit-il pour se donner du courage.

En entrant dans la chambre, le fermier se signe en disant une rapide mais efficace prière du genre : "seigneur, faites que je rate pas mon coup".

L'image de sa femme qui n'en peut plus ; qui n'a pas la force de parler mais qui, par son regard implorant lui demande de mettre fin à ses souffrances, redonne confiance à John, puisque c'est ainsi qu'il se prénomme.

Il se place au pied du lit, soulève les draps, regarde ces petits orteils qui dépassent à peine du doux nid maternel - en effet, l'enfant se présentait mal - hésite, se signe une nouvelle fois, prend une bonne respiration puis se met à la recherche du premier pied. Il y noue une extrémité de la cordelette, cherche et trouve le deuxième pied, réalise un deuxième noeud avec l'autre extrémité de la cordelette.

Il est maintenant prêt. Comme à l'étable, prenant appui du pied sur le bois de lit, John s'arc-boute et tire, doucement, sans oser, de peur de faire mal.

La femme se convulse et, entre deux cris de douleur, laisse échapper ces quelques mots :
- Vas-y, sacré mollasson !

John reprend la cordelette de plus belle et tire plus fort ; il sent que ça vient. Un pied sort complètement, puis l'autre, viennent ensuite les jambes, les cuisses. La jeune femme pousse et crie, sanglote, dit "encore, encore !" ce qui laisse le fermier perplexe. Puis le sexe apparaît : un petit robinet ! c'est un garçon ! Les hanches suivent, le petit bidon et son tuyau d'alimentation sortent au grand jour. Puis le reste sort dans un grand "flop" libérateur : les bras au-dessus de la tête comme un petit rat de l'Opéra.

Le nouveau né, trop violemment tiré par son fermier de père a atterri sur le tapis situé entre le lit et ce qui reste de l'armoire à glace où l'heureux papa a, lui-même, terminé son effort.

Au premier cri du bébé libéré fait écho le "TUT TUT" joyeux émis par le Klaxon de la Ford du Docteur Barnes qui vient de pénétrer dans la cour.

Le fermier, remis de ses émotions, a pris son fils à pleines mains et l'embrasse goulûment sans se soucier de son humidité postnatale, puis, le levant au dessus de sa tête, il lui dit :

- Tu t'appelleras John comme moi, mais aussi Barney en souvenir de ce bon vieux Docteur Barnes qui arrive toujours avec un léger retard."

Puis, se tournant vers le docteur qui vient d'entrer dans la pièce, lui montrant le cordon ombilical et sa femme évanouie :

- A vous de finir Doc, j'ai fait le plus gros et maintenant il faut que j'aille boire un coup pour me remettre de mes émotions.

Ainsi naquit John Barney Fergusson, à Telluride, Colorado, le 4 février 1911.

Ce n'était qu'une entrée en matière.

%%%%%%%%

Ensuite la famille Fergusson s'étoffait de manière moins brutale : le passage était fait comme se plaisait à dire le père. De plus, le Docteur Barnes ayant changé de voiture, il arrivait maintenant dès les premières douleurs.

Vint une fille appelée Virginie parce que, selon le père Fergusson, la sage-femme qui depuis peu assistait le Docteur était sûrement vierge. Le garçon suivant se vit attribuer le doux prénom de Hamburger parce que le père "avait un léger creux" au moment de sa naissance. Enfin naquit Macarty Fergusson, le père, sans vraiment savoir pourquoi, se sentait ce jour-là anticommuniste primaire.

Jeux d'enfant

La jeunesse de John Barney Fergusson fut celle d'un enfant à la fois calme et intrépide, mélange de Buster Keaton et Superman qui étaient d'ailleurs ses héros préférés. Il lui arrivait fréquemment, arborant un visage d'enterrement et une grande cape rouge de partir secourir sa soeur Virginie que ses deux garnements de frères avaient ligotée à un arbre ou emprisonnée dans une quelconque cabane de jungle.

S'élançant alors d'une proéminence rocheuse, poing tendu devant lui, John Barney Fergusson se cassait régulièrement la triste figure quelques mètres plus bas. Il ne délivrait personne et virginie en colère faisait sauter ses liens et se chargeait à coups de poing et de pieds de ramener ses tortionnaires à des sentiments plus respectueux de l'être humain qu'était leur soeur. Au passage, le sauveteur maladroit écopait de quelques beignes et injures bien senties. Et ce n'est que tard le soir que tout ce petit monde rentrait couvrir de mercurochrome et autre arnica les plaies et bosses récoltées dans la journée.

Une vocation

Etre "plus léger que l'air" sera une des obsessions de jeunesse de John Barney. Le vol supersonique du Super-Héros en cape rouge et collant bleu roi n'ayant jamais tenu ses promesses, John Barney Fergusson se résigna à utiliser des techniques plus "terre à terre", s'il est possible d'utiliser cette formule dans ce cas précis. John Barney construisit donc de nombreuses mais peu fiables machines volantes.

Très observateur, John Barney épia le comportement des oiseaux au cours de longues stations dans les arbres ou à plat ventre dans l'herbe. D'un naturel légèrement indolent, il lui est arrivé souvent de s'endormir au cours de ces séances d'observation. Il réussit cependant à déduire que les oiseaux volaient vraisemblablement grâce à leurs plumes. Un jour, il se mit en tête d'en faire autant...

%%%%%

John Fergusson père se gratte la tête en cherchant à comprendre. Quand sa femme lui a demandé de venir voir, il a senti, à l'intonation de sa voix, qu'une catastrophe s'était produite au poulailler d'où elle appelle. Il a pensé qu'une maladie foudroyante avait frappé ses poules et qu'il n'allait trouver que des cadavres ; mais le spectacle qu'il a devant les yeux le laisse sans voix ou presque, en effet, il ne cesse de murmurer : "Ben, ça alors, mes poules...à poil !" En effet, il faut se rendre à l'évidence : les trente poules de l'élevage sont aussi couvertes que les oeufs qu'elles ont pondus jusqu'ici ; on leur voit la peau et cette nudité soudaine semble surprendre fortement les gallinacés qui ne laissent échapper que quelques rares "COT" interrogatifs.

A quelques hectomètres de là John Barney Fergusson court en battant des bras, ou plutôt des ailes, si tant est que l'on peut appeler ainsi l'amalgame de branches, de plumes de poules et de colle qui se trouve fixé au moyen de cordes et ficelles diverses de part et d'autre de son thorax. La dénivellation qui devrait lui permettre l'envol s'approche. Le coeur de John Barney bat de plus en plus vite, ses "ailes" aussi. Il arrive au bord du vide, décolle tout autant que les plumes et, une demi-seconde plus tard, se retrouve cinq mètres plus bas, enfoncé jusqu'à la taille dans la boue du marais, entouré de branches et de plumes, beaucoup de plumes dont certaines, animées d'un mouvement latéral tardent malicieusement à toucher le sol.

Cependant, sa décision est prise : "je serai pilote !" crie-t-il, levant un poing rageur vers le ciel. Mais la silhouette de son père qui se détache très nettement, cinq mètres au dessus, munie d'un solide manche à balai, lui fait prendre conscience des notions de court et long terme.

Amours adolescentes.

John Barney Fergusson vient d'avoir quinze ans et la Dame Nature éveille en lui des instincts de rapprochement inter-sexes dont la finalité principale reste d'assurer la reproduction de l'espèce humaine.

Il se sent particulièrement attiré par la jeune et souriante Dolly, charmante serveuse du Mac Donald's de Telluride et il lui semble qu'elle-même n'est pas indifférente à son charme. Mais, à cette époque, John Barney est très timide et n'ose pas déclarer directement sa flamme à l'élue de son coeur. Aussi lui a-t-il décidé de lui rendre visite au MacDo, bien décidé à lui dire tout ce qu'il ressent pour elle.

Plein d'une fausse assurance, JBF s'installe au comptoir avec des manières de bourreau des coeurs.

- Oui ? Interroge Dolly avec un battement de cils.

John Barney rougit comme un homard. Il a prévu de lui demander un rendez-vous, pour après son travail mais, comme à chaque fois qu'il veut parler, il ne peut que balbutier une commande et comme il souhaite lui faire plaisir il choisit gros :

- Un big Mac, des frites et un Coca.

- Certainement " dit Dolly avec un clin d'oeil, puis elle se retourne et s'éloigne en se dandinant.

Quelques instants après elle revient avec la commande qu'elle pose sur le comptoir et approche le traditionnel ketchup tout en lâchant un "bon appétit !" joyeux.

En avalant son hamburger, JBF prend la ferme résolution de demander son rendez-vous. Il répète mentalement ce qu'il va dire à la serveuse de ses rêves : "tu me plais, j'aimerais te retrouver à la fin de ton service, je t'attends à la sortie, d'accord ?".

La dernière bouchée avalée, il fait signe à Dolly qui s'empresse de venir vers lui et le regarde d'un air interrogateur.

- Tu me...euh ! tu me...tu me...remettras la même chose, s'il te plaît ?

- O.K." et elle repart en cuisine

L'opération se répète ainsi six fois. John Barney n'a rien pu faire passer de son message d'amour, paralysé par la peur d'essayer un refus. Il a cependant réussi à varier la commande et demander à deux reprises des cheeseburgers et des oignons, il a pu aussi remplacer le Coca par de la limonade. Il se sent légèrement barbouillé. Il appelle Dolly et en maîtrisant difficilement un rôle intempestif lui dit :

- Tu me...euh ! ...Burp...tu me... tu me ...diras combien je dois ?

- Dix-huit dollars" répond la belle sans sourciller.

JBF sort les deux billets de dix qu'il a pris dans sa tirelire, tout ce qui lui restait et pour épater Dolly, lui lance un "garde tout" généreux, puis sort de la boutique d'un pas mal assuré, blanc comme un linge, en proie à un net début d'indigestion.

C'est pendant qu'il vomit triple boyaux derrière la boutique que Dolly qui vient de finir son service passe à quelques mètres, au bras d'un jeune inconnu en disant :

- Si c'est pas malheureux de manger autant pour tout rendre après ! J'espère que toi tu n'es pas gourmand, mon Peter !

- J'aime pas les hamburgers ! " répond sèchement le bellâtre.

Par la suite, John Barney Fergusson suivra une thérapie qui lui permettra de séduire toutes les filles qu'il voudra sans avoir à se goinfrer ou acheter dix pulls pour engager la conversation. Il deviendra même un vrai Don Juan.

Le rêve.

John Barney Fergusson, jeune chercheur ethnologue à l'université de Boston (et cousin du fameux Massey Fergusson des tracteurs) est passionné par toutes les anomalies décrites aux quatre coins de la terre.

Quand il le peut, John Barney va se ressourcer à Telluride, son village natal, dans l'ouest du Colorado. Nous sommes en 1936. Par cette belle nuit d'été, il dort dans sa cabane de branchages, celle qu'il a construite à 12 ans, quand il fait un songe étrange peuplé de pommes et de roses :

Il descend les marches d'un hôtel et devant la femme de chambre passant l'aspirateur, il est complètement aspiré par ses seins et il s'envole à cheval sur l'aspirateur, traverse tant bien que mal monts et vallées. L'aspirateur semble avoir des ratés et il finit son vol sur une cité très lumineuse couchée au milieu d'amas de granit et de pommiers qui semble emprisonnée dans une couche de fromage gratinée. Il saute en parachute, entend la radio qui fait Pom Pom Pom, et brise cette couche gratinée et tel le chevalier fonce vers cette lumière qui se met à irradier le reste du monde. Un vélo vient vers lui et une femme habillée d'une robe bleu sidéral lui dit que la terre est une dame à beaux tétons dont le nombril est à Pougne Hérisson. Là, il voit dans le nombril comme dans un vase, une rose éternelle qu'éclaire un faisceau de lumière serrée venant des nuées.

John Barney se réveille, note ce rêve, puis l'oublie. Pourtant, comme nous le verrons plus tard, ce rêve était oh ! combien ! prémonitoire dans cette histoire.

Le parachutage.

Son pays est entré en guerre, pour répondre à l'agression japonaise. John Barney Fergusson n'a pas réagi tout de suite, pensant que ce conflit ne durerait pas. Comme il a été à nouveau fait appel à des volontaires il s'est présenté au bureau de recrutement. A trente-trois ans, JBF est en pleine forme et propose ses services de pilote pour la chasse ou le bombardement, peu importe.

Il n'y a malheureusement plus de place de pilote disponible, l'armée lui propose de rester en réserve. Mais JBF veut en découdre, pas question de se prélasser à la maison pendant que les copains se battent, alors il sera parachutiste.

Après une brève mais efficace préparation au camp d'aviation de Colorado Spring, John Barney obtient sans peine son brevet de sauteur avec mention très bien car il prenait grand soin de son "parapluie" qu'il pliait avec amour après l'avoir soigneusement repassé avec une pattemouille. Ceci lui valut d'être cité à l'ordre des Lavandières et recevoir la Merdeni's Cross, avec palmes, masque et tuba, distinction suprême mais fort méritée.

Début juin 1944, John Barney se retrouve en Angleterre où il attend comme les autres l'heure du départ pour la libération, demain c'est le grand jour, le jour "D" comme on dit chez lui.

Pour tromper l'ennui que crée cette attente interminable, il a engagé avec ses copains de chambrée une sérieuse partie de poker dans laquelle les mises se font, non pas avec des dollars, mais avec des bocks de bière. Une des règles de ce jeu bizarre est que le gagnant doit, à chaque tour, avaler la mise totale cul-sec. John Barney est très en veine et il gagne de nombreuses parties. Comme dans chaque séance de poker qui se respecte, les perdants, n'ayant rien eu à boire et mauvais joueurs de surcroît, finissent par l'accuser d'être un tricheur ; le ton monte mais John

Barney, rond comme une queue de pelle n'est plus en état de se défendre et il s'endort simplement sur le sol cimenté de la baraque en émettant le puissant ronflement du paisible vainqueur. Ses acolytes tout en maugréant et mettant en doute leur malchance, eux, vont se coucher, au chaud, dans leur lit. Il est une heure du matin.

A trois heures, une sirène retentit et la lumière s'allume violemment. Les hommes se réveillent les uns après les autres, encouragés par un solide "debout là-d'dans" claironné par le caporal Wayne, et ponctué de sérieux coups de rangers dans les literies. Le caporal Wayne n'a pas remarqué qu'un de ses hommes, tout habillé, dort copieusement sous la table, ses ronflements se confondant avec ceux des moteurs des avions qui chauffent sur la piste toute proche.

Les parachutistes se harnachent sans hâte avec, au ventre, l'impression étrange que la nature est occupée à leur réorganiser l'agencement interne. Les copains de John Barney tentent de le réveiller en le secouant mais doivent se résigner à lui lancer un seau d'eau à la figure pour obtenir un semblant de réaction :

- Z'ai une quinte flush" balbutie John Barney, avant d'entrer en possession d'une autre quinte, de toux cette fois, pour recracher l'eau qui vient de le réveiller un peu. L'alcool absorbé pendant la partie de cartes n'a pas pu se dissiper en si peu de temps et c'est la tête pleine de brouillard et soutenu par ses potes que John Barney est embarqué dans l'avion, sans que le caporal se soit rendu compte de son état.

Chacun s'installe à sa place et celle de John Barney se trouve être la dernière, dans la queue de l'avion, juste avant quelques caisses de matériel qui doivent être, elles aussi, parachutées cette nuit. Gagné à nouveau par le sommeil, John Barney sent ses yeux se fermer avec un certain bonheur, il ne sait pas du tout où il se trouve ni, surtout, ce qui l'attend.

Le pilote a mis pleins gaz et l'avion décolle avec une certaine lourdeur dans cette nuit pluvieuse. Il est trois heures quarante nous sommes le 6 juin 1944. L'avion met le cap sur la France, la Normandie plus exactement, où va s'enclencher l'opération "Overlord", orchestrée par Prosper-Eisenhower Labutte, première étape de la libération des peuples du joug nazi.

Quatre heures douze. Une lampe rouge clignote à l'intérieur de la carlingue, accompagnée d'un signal sonore intermittent. Objectif à trois minutes. Les hommes sentent une certaine peur les envahir, quelques uns essayent de siffloter, sans beaucoup de résultat, d'autres entament une prière qu'ils récitent machinalement. Quatre heures quatorze, le caporal Wayne donne l'ordre de se lever, la porte est ouverte et de l'air froid et humide s'engouffre et cingle les visages. Chacun a vérifié l'accrochage du mousqueton d'ouverture du parachute sur la tringle qui court le long de l'avion, jusqu'à la porte. Quatre heures quinze, c'est l'heure ! La lampe est maintenant au rouge fixe et la sonnerie est continue. Le caporal Wayne donne le top de saut par un "GO" retentissant à chacun de ses hommes qui, immédiatement s'élanche dans ce noir inquiétant. Une puis deux, puis trois, les blanches corolles se déploient dans la nuit, les paras descendent lentement vers le sol, le bruit de l'avion qui s'éloigne est remplacé par le feulement de l'air glissant sur la toile légère. Le caporal Wayne a sauté en dernier avec un sentiment étrange et indéfinissable. Il cherche à savoir ce qui le tracasse mais ne trouve pas. Bah ! ce n'est pas un jour comme les autres, se dit-il pour chasser de sa tête cette impression de travail inachevé, puis il observe la descente de ses hommes, quelques mètres sous lui. Ce débarquement, il ne faut pas le rater, c'est le rendez-vous de l'Histoire !.

Le pilote a mis cap au sud, selon les indications que le copilote lui a lues. Le plan de vol leur donne, en effet, pour objectif d'aller parachuter les caisses d'armes et de munitions chargées dans la queue de l'appareil du côté des Deux-Sèvres, pour alimenter les mouvements de résistance qui harcèlent les troupes d'occupation mais qui pourraient être bien plus efficaces si l'armement ne leur faisait cruellement défaut. A quatre heures cinquante, l'avion est en vue de l'objectif, le jour va se lever sans tarder, il faut faire vite pour ne pas être repéré et risquer de se faire descendre, ce serait trop bête !

Le copilote passe à l'arrière de l'appareil, se saisit des lanières de toiles fixées sur les

parachutes équipant les caisses et paquets divers qui doivent être largués et positionne les mousquetons sur la tringle de saut. Ensuite il ouvre la porte arrière de l'appareil afin de pouvoir jeter les "colis".

- GO !" crie le pilote au moment où l'appareil entre dans la zone de parachutage.

Dans la pénombre de la queue de l'avion, mal éclairée, le copilote se saisit des paquets et les fait glisser jusqu'à la porte où il les lance dans le vide, l'un après l'autre ; le dernier lui semble long, lourd et informe et lui demande un effort particulier. Etrangement, ce dernier paquet, qui vient de franchir la porte de l'avion est équipé d'un casque à une extrémité et de rangers à l'autre. Dubitatif, le copilote referme la porte et la verrouille.

- J'ai une impression étrange" dit-il au pilote à son retour dans la cabine.

Une centaine de mètres plus bas, John Barney Fergusson se réveille pour la deuxième fois de la journée. Il regarde au-dessus de lui et aperçoit le parachute qui freine sa descente. Quelques vagues souvenirs lui reviennent. Il est un peu plus lucide mais dans sa tête, le sang qui circule affolé dans les vaisseaux fait "POM POM POM POM". John Barney descend vers la terre de France qu'il est venu libérer. Le jour se lève, le sol s'approche, il distingue des bâtiments, une cour, une surface noirâtre semble venir à sa rencontre, il ne peut l'éviter, il va prendre pied dessus. aveuglé par les rayons du soleil levant, c'est au moment où la croûte superficielle de la fosse à purin cède sous son poids que John Barney Fergusson se souvient du rêve de 1936. Aussi, quand, émergeant du liquide nauséabond, il annonce, avec un fort accent américain :

- Je souis à Pugne Hérissonne, I presume ?

La jeune fermière qui s'apprêtait à partir aux champs à vélo, interloquée par cette arrivée intempestive, ne peut que répondre :

-voui !

...tout en se grattant machinalement le nombril sous son tablier bleu, sidérée.

La thèse.

Après avoir repris ses esprits et posé son vélo contre le mur de la ferme, la brave Marie aide l'américain à sortir de son bain involontaire puis le conduit à l'intérieur de l'étable pour qu'il se débarrasse de ses vêtements souillés.

Nu comme un ver, John Barney Fergusson se dégrasse dans l'abreuvoir que Marie a rempli d'eau claire. Elle lui a également fourni un pain de savon et une serviette ainsi que des vêtements de travail de son père afin de remplacer l'uniforme inutilisable et bien trop voyant dans cette région occupée qui fourmille de soldats allemands. Quelques instants plus tard, John Barney est méconnaissable, transformé en paysan de Gâtine. Il évite de parler parce que si son Français est remarquable, son accent reste très reconnaissable pour un ennemi, or, Marie lui a appris que sa descente avait été remarquée par l'occupant et que des recherches actives étaient en cours, elle l'a su par son jeune frère qui revenait du village.

Des bruits de moteurs viennent de la route, les Allemands sont à sa poursuite, d'une minute à l'autre, ils vont débarquer dans la cour de la ferme. Que faire ? Le regard de John Barney interroge les yeux de Marie qui, tout à coup, tape du poing droit dans sa main gauche.

- J'ai trouvé, dit-elle, il y a, à quelques mètres de la ferme une vieille mine abandonnée depuis si longtemps que personne ne s'en souvient. C'est mon grand-père qui m'a montré l'endroit où doit, selon ses souvenirs, se trouver l'entrée, on ne voit rien du chemin qui passe à côté. Venez !

Elle part en courant, suivie de John Barney qui lui fait une confiance aveugle, mais comment pourrait-il en être autrement. Ils contournent l'écurie, parcourent une centaine de mètres sur le chemin qui mène aux prairies. Marie s'arrête, hésite un peu, avance encore de quelques pas puis déclare :

- ça doit être là ! en montrant un taillis très serré.

Elle s'approche des ronces et les écarte délicatement pour ne pas se faire griffer par les épines effilées et surnoises. Elle se glisse dans l'ouverture ainsi entamée et disparaît aux yeux de l'américain qui ne sait que faire. Les moteurs des véhicules allemands ronronnent de plus en plus distinctement, pas de doute, ils viennent à la ferme.

- Suivez-moi !

La voix de Marie semble irréaliste, sortie des nuages et John Barney doit se secouer pour revenir à la réalité et entreprendre les mêmes gestes que Marie il y a quelques instants. Il écarte la végétation et se glisse le mieux possible, en essayant de ne rien abîmer en franchissant le mur de verdure qui se referme derrière lui. Après avoir franchi environ deux mètres de tiges épineuses et feuillues, il se trouve dans une cavité creusée dans la terre, étayée par quelques morceaux de bois vermoulus. Marie est là, debout, radieuse d'avoir trouvé l'entrée de cette vieille mine mythique. John écarte les bras et se précipite sur la jeune fermière qu'il serre fermement pour lui faire savoir combien il lui est reconnaissant de le prendre sous sa protection. Après quelques secondes d'étreinte fraternelle, Marie se dégage et dit :

- Il faut que j'y aille, ils vont s'inquiéter là-bas.

Elle se sauve avec autant de délicatesse qu'elle est entrée dans la cachette.

John Barney Fergusson examine de plus près le lieu où il se trouve. C'est vraiment l'entrée d'une mine. L'endroit est relativement clair parce que la lumière du jour peut se frayer un chemin à travers ronces et fougères mais plus loin, un grand trou noir donne à la grotte un aspect sinistre. John Barney s'avance vers cette sorte de bouche mystérieuse, comme attiré, happé par l'obscurité. De sa poche il sort le zippo qu'il a pris soin de récupérer dans ses vêtements avant que Marie jette le tout, enveloppé par le parachute et lesté d'une grosse pierre, dans la fosse à purin qui lui a servi de piscine d'atterrissage.

- Ils n'oseront jamais chercher ici " avait-elle dit en parlant de l'arrivée imminente des soldats allemands. Le paquet s'est enfoncé dans le cloaque en émettant un chapelet de bulles peu ragoûtantes.

John Barney extrait le briquet de la pochette plastique dans laquelle il est fourni, une protection contre l'humidité, au cas où le parachutiste tomberait dans une rivière ou un lac. Il se trouve que le système fonctionne aussi pour les fosses à purin car la mèche s'enflamme à la première étincelle de la pierre. La lumière fournie par le zippo n'est pas très forte mais elle suffit pour distinguer le boyau qui s'ouvre devant John Barney, celui-ci avance vers l'inconnu. Des ombres irrégulières et vacillantes se projettent sur les parois de la mine où se distinguent des inscriptions diverses : " à Paulo pour la vie" ; "zut pour celui qui le lira" ; " $E=MC^2$ " ; "votez Schprontz... et des dates, toutes antérieures à 1850. John Barney acquiert rapidement la certitude que cette mine n'a pas été visitée depuis près d'un siècle ! Cette découverte attise sa curiosité de chercheur et il oublie tout, le purin, les Allemands, même la douce Marie qui pourtant risque sa peau dans cette histoire ; avec les boches il faut s'attendre à tout. Il continue son exploration en faisant quelques poses pour laisser refroidir le briquet qui, par instants lui brûle la main.

En peu de temps son opinion est faite ; devant la qualité et l'ésotérisme des messages gravés dans la roche il acquiert la certitude qu'il se trouve dans cet endroit dont ses professeurs à Boston ne parlaient qu'avec un profond respect mêlé de tristesse : la mine d'histoires universelles que des textes anciens situaient quelque part en France, dans la région de Thouars mais dont la disparition était considérée comme certaine, suite à un tremblement de mer qui avait répercuté des ondes telluriques salées dont le pouvoir de destruction était considérable et particulièrement efficace dans les galeries souterraines.

Ainsi donc, de manière totalement imprévisible il se trouvait dans le lieu dont il avait rêvé durant des années ! Démuni de tout, sans papier, sans crayon, et le briquet bientôt à sec il enrageait de ne pouvoir commencer à travailler sur le champ. Il faut attendre le retour de Marie, elle saura comment l'aider.

John Barney Fergusson est resté plusieurs mois dans la mine, pratiquement sans en sortir. Les Allemands ne le cherchaient plus depuis belle lurette mais il était tellement pris par sa tâche qu'il ne songeait même pas à regagner le jour. Marie, admirative, lui fournissait tout ce dont il avait matériellement besoin, elle aurait même volontiers fourni davantage mais John Barney était dans un autre monde et, manifestement, il n'avait pas la tête à "ça".

Ce n'est qu'après la guerre qu'il loue une petite chambre dans le bourg de Hérisson et qu'il écrit sa première thèse qu'il intitule : "Pougue Hérisson, nombril de la Terre, la mine d'histoires, légendes et réalités.

A partir de 1953 il n'apparaît plus qu'épisodiquement en Gâtine. C'est qu'il s'est attelé à une tâche énorme. Il visite plus de soixante pays, fait des milliers de kilomètres dans des contrées inhospitalières, visite les grandes énigmes du monde, en Bretagne, Transylvanie, Sibérie, désert de Gobi, Tibet, Perse etc. Il recherche tous les indices, toutes les preuves pouvant étayer ce qui n'est encore qu'une intuition : le Monde n'est pas ce que l'on croit...et tout part du nombril.

Il rapporte une collection absolument extraordinaire et, début 1958 s'attelle à la rédaction de ce qui doit être son oeuvre, une nouvelle histoire de la Terre à la lumière du nombril et ses incidences.

Il semblerait que, déjà, à ce moment, il ait reçu plusieurs menaces de mort. La grand-mère Beignon l'a confirmé. Elle l'a caché plusieurs fois sous son comptoir alors que des Tractions noires, comme des oiseaux de mauvais augure, tournaient dans le village à sa recherche.

En Bretagne.

Les recherches fondamentales de John Barney Fergusson le conduisent rapidement à émettre une hypothèse d'une solidité remarquable : La Terre est, en réalité, un corps féminin entier, complet, mais qui par suite de mouvements intersidéraux désordonnés et jusqu'ici inexplicables, s'est retrouvé disloqué. En effet, le nombril se trouve à Pougue Hérisson, le menton sur la Côte d'Azur, les pouces en Asie, la jambe droite en Italie, le nez au Cap, l'arrière train à Cuba etc. ; il s'est donné pour mission de reconstituer le puzzle. L'une des découvertes les plus importantes faites par le chercheur concerne l'hypophyse dont voici, selon lui les caractéristiques principales :

hypophyse (nom. féminin). (hypo- et gr. phusis «production»). Glande endocrine céphalique chez les Vertébrés. Elle commande de nombreuses fonctions, mais aussi les autres glandes endocrines du corps. En relation étroite avec le système nerveux, elle assure un rôle fondamental dans la coordination physiologique du corps. Elle est indispensable, voire primordiale.

Les calculs de John Barney Fergusson situaient, sans doute possible, l'hypophyse de la Terre dans une petite commune libre bretonne de la pointe nord du Finistère : Kergleuz.

Dès 1953, il se rend à Kergleuz pour y faire des recherches, semble-t-il fructueuses mais aussi pour y faire une rencontre d'une grande importance : celle de l'Amour.

14 août 1953, John Barney Fergusson n'a pas perdu sa journée : en étudiant scrupuleusement une carte de la région datant de 1919 il a mis en évidence que les courbes de niveaux présentées sur le document sont en parfaite concordance avec la représentation d'une hypophyse qui, rappelons-le est formée d'une partie nerveuse (hypophyse postérieure, ou post-hypophyse), provenant d'un diverticule du plancher du cerveau intermédiaire (thalamencéphale) et d'une partie épithéliale (hypophyse antérieure ou antéhypophyse), dont l'origine est un diverticule d'abord creux, appelé vésicule pituitaire, de la bouche primitive. Ces deux éléments deviennent contigus, l'antéhypophyse perdant toute connexion avec la bouche définitive, tandis que la posthypophyse demeure en continuité avec le plancher (hypothalamus) du diencephale par l'intermédiaire d'un pédicule, appelé

tige pituitaire. L'ensemble de l'hypophyse mixte est logé dans la selle turcique, creusée dans l'os sphénoïde du crâne, tout simplement.

L'évidence est là, sa thèse se confirme. John Barney décide d'aller fêter tout seul sa découverte et, comme il est 21 heures et qu'à deux pas de Keriezou, où il a travaillé toute la journée il y a un petit cabaret appelé caboulot de la Corniche, il décide de s'y rendre tout de go (tiens, ce mot-là lui rappelle quelque chose !).

Guilleret, il entre dans le bar d'une démarche sûre et conquérante. L'atmosphère est enfumée et la musique, du moins la bouillie de notes qui s'échappe de l'estrade où trois musiciens vieillissants martyrisent leurs instruments pour gagner leur maigre cachet, si maigre que l'on pourrait plutôt parler d'un comprimé, la musique donc, écorche les oreilles du plus sourd des consommateurs endormis au comptoir. Il y a sur cette estrade vermoulue, un batteur fatigué de remuer ses bras, un guitariste souffrant manifestement d'arthrose, et un accordéoniste aussi asthmatique que son piano à bretelles. Ils mettent aux fers (enchaîner serait trop doux en l'occurrence) valse, tangos, javas qui font remuer quatre ou cinq couples de danseurs peu exigeants. John Barney s'installe au comptoir et commande un double scotch au barman planté devant lui. Le whisky n'est pas une boisson très connue ni très prisée en 1953, à Kergleuz mais, par chance, le patron avait accepté, juste après la guerre, voilà huit ans, d'en prendre une bouteille puisque, selon le représentant, après le passage des libérateurs américains, le breuvage serait à la mode ; en fait, après la libération, les bonnes vieilles habitudes étaient revenues et le vin rouge avait repris ses droits. Le barman dépoussière rapidement la bouteille qu'il a trouvée sur l'étagère du haut, avec tous les liquides que personne ne commande. Il ne sait pas du tout comment il est convenu de servir le whisky. A tout hasard, il en remplit un verre de 25 centilitres pour lequel il demande 25 Francs. Un Franc le centilitre de ce truc que personne ne veut boire ne lui semble pas exagéré d'autant plus qu'il s'agit toujours d'anciens Francs. John Barney aurait bien voulu avoir des glaçons mais cela aurait fait déborder le verre, alors, tant pis, il en mettra plus tard.

Tout à la joie de sa découverte à laquelle il porte d'ailleurs un toast solitaire autant que silencieux, John Barney Fergusson n'a pas remarqué, au bout du comptoir la belle jeune femme négligemment assise sur son tabouret de bar et qui le dévisage avec un intérêt certain. La pesanteur de ce regard finit tout de même par déclencher chez l'homme la sensation étrange d'être observé, mais, au moment où il se tourne pour déterminer la cause de cette sensation, ses yeux rencontrent ceux de la belle et tout son corps semble se pétrifier.

La jeune femme porte un grand chapeau noir orné de plumes blanches, mettant en valeur la pureté des lignes de son visage ; deux grands yeux noirs en amande, sous des sourcils d'une finesse exquise, pétillent d'une intelligence assurée. Le nez est fin et les narines délicatement ourlées lui donne un aspect de statue grecque. La bouche aux lèvres entrouvertes appelle le baiser et le menton gracile et rond semble fait pour la caresse. Le buste est couvert d'un vêtement diaphane qui laisse négligemment échapper le sein droit que la belle tient dans sa main, une cigarette pas encore allumée attend entre ses doigts l'embrasement final. Les longues jambes de cette créature de rêve, délicatement gainées de bas noirs se croisent au niveau des genoux parfaits. D'élégantes bottines noires à boutons nacrés complètent la silhouette avec bonheur.

Mécaniquement il se lève et s'approche de l'exquise créature qui ouvre la bouche et dit, d'une voix mal assurée :

- Tu viens chéri ? je te ferai des gâteries locales : la crêpe dentelle fourrée, le kouign amann en folie, Le kig ar farz sans sac...tu as le choix mon biquet !

"zut, une prostituée !" se dit John Barney en se liquéfiant littéralement, déçu de voir cet amour naissant s'évanouir comme une brume matinale. Mais, travaillé par son système glandulaire depuis trop longtemps laissé de côté au bénéfice de la Thèse, il se dit également qu'une petite mise à niveau de son sensoriel ne lui ferait pas de mal, même si cela ne s'accompagne pas de la passion rêvée. Il passe donc à l'attaque et, pour se donner un peu de courage, avale les trois quarts de son verre de whisky :

- Je suis ton homme ! dit-il, si toutefois ton tarif n'est pas trop élevé, c'est combien ?

-Euh...disons 1000 Francs.

-500 "répond John Barney du tac au tac. Il a pris l'habitude de marchander en Arabie et a du mal à éviter cette pratique qui n'a pas cours dans ces contrées. Il craint d'avoir fâché la dame et regrette déjà sa déplorable initiative qui le conduira certainement à un échec. Mais à sa grande surprise, il entend la douce voix de la jeune femme murmurer :

- D'accord ! Euh...on va chez moi, j'habite à deux pas ?

- O.K. " répond sobrement John Barney, sûr de lui et dominateur.

Prenant la femme par le bras, il la dirige vers la sortie du cabaret et lui demande son nom.

- Je m'appelle Marie-Paule", dit-elle, " Hisson, Marie-Paule Hisson."

L'Amour.

Les deux rues qui mènent au domicile de la belle sont vite franchies malgré quelques difficultés dues aux talons des bottines qui se prennent entre les pavés. La démarche de la jeune femme n'est pas aussi assurée que sa profession pourrait le laisser penser et John Barney la sent crispée à son bras. Ils arrivent devant une petite maison à un étage, la jeune femme sort une clé de son sac à main et ouvre une porte donnant dans une petite pièce misérable quoique bien rangée et propre. On sent à la fois l'éducation et la souffrance mêlées dans ce logis modeste. La porte refermée, John Barney, devenu homme de décision, n'entend pas perdre de temps et cherche à entraîner la fille vers le lit. Contrairement à ce qu'il attendait, elle résiste, se dégage et va ôter le dessus de lit qu'elle plie plus que soigneusement, puis elle s'assoit sur un tabouret et entreprend de défaire ses bottines avec une lenteur extrême.

John Barney pense avoir compris : elle veut d'abord son petit cadeau ! soit . Il sort un billet de 500 Francs de son portefeuille et le pose ostensiblement sur la table de nuit. La belle ne se presse pas pour autant. Après avoir ôté ses chaussures elle se met à se brosser les cheveux avec application. Il ne tient plus, bondit sur la jeune femme, la saisit aux épaules et la dirige vers le lit où il la jette brutalement et s'allonge sur elle afin de faire le plus vite possible ce qu'il a prévu pour pouvoir retourner illico à sa Thèse. La frêle jeune femme éclate en larmes et, entre les sanglots lui crie :

- Non ! je ne veux pas, reprenez votre argent ! je ne peux pas faire ça ! j'ai besoin de sous pour ma mère malade mais tant pis, j'irai faire des ménages après mon travail, je prendrai une place d'ouvreuse de cinéma, le soir. Je pensais pouvoir faire la P... mais c'est au-dessus de mes forces. Sortez, monsieur !

Interloqué par ce coup de théâtre, John Barney tente de remettre de l'ordre dans ses idées afin de pouvoir maîtriser la situation.

- Mais, mon petit, il ne faut pas pleurer comme ça ! qu'est-ce qui t'arrive ?

D'une main douce il caresse les longs cheveux couleur de jais. "Raconte-moi tout" demande-t-il, d'un ton presque suppliant.

Légèrement calmée, Marie-Paule ouvre sa boîte à confiance et raconte sa vie à cet inconnu qui lui inspire confiance : elle a perdu son père et son frère à la guerre et sa mère a contracté la tuberculose en allant travailler durement pour faire bouillir la pauvre marmite de la maison. Elle a bien trouvé un travail de bibliothécaire pour un salaire dérisoire à la Maison Mutuelle et Associative de Kergleuz mais le Maire l'exploite et refuse de l'augmenter sous prétexte qu'elle n'a pas le diplôme d'océariste supérieur, celui qui donne le droit d'enlever la poussière et les toiles d'araignées sur les rayonnages et les livres, mais même sans diplôme, elle se sent parfaitement capable de le faire et elle pense que ce n'est qu'un prétexte pour économiser quelques Francs qui lui seraient bien utiles pour payer les médicaments dont sa mère a besoin pour, sinon guérir, du moins atténuer ses souffrances. Pour faire face à la situation qui n'arrête de se dégrader elle avait décidé, ce soir, de tenter sa chance dans la prostitution ; vendre son corps était son dernier espoir, elle n'a même pas su le faire, elle se sent nulle, bonne à rien et se remet à sangloter de plus belle en posant sa tête au

creux de l'épaule secourable de John Barney Fergusson qui ne cesse de répéter des :

- Mon petit ! mon petit !" en caressant la noire chevelure.

De caresse en caresse, de sanglot en sanglot, ces deux-là qui semblaient faits l'un pour l'autre finirent par passer une nuit d'amour d'une intensité rare et totalement gratuite sur le pauvre lit de jeune fille de Marie-Paule et elle grimpa plusieurs fois vers des cieux du niveau 7 et même au-dessus, sur l'échelle de Cupidon.

Ainsi commença le plus beau roman d'amour que Kergleuz et Pougne Hérisson réunis aient jamais connu.

Au matin, les amants se réveillent ensemble et se regardent au fond des yeux.

- Alors, heureuse ? demande John Barney avec le sentiment du devoir accompli.

- Ahhhh ! se contente de répondre Marie-Paule, dont les yeux bordés de reconnaissance brillent de la flamme d'un amour tout neuf et qu'elle espère promis à un grand avenir. Puis, chatouillant négligemment le menton de John Barney : "Je t'ai tout dit sur moi hier soir mais, de toi, je ne sais rien ! que fais-tu ? raconte..."

- Je suis scientifique, géo-ethnologue plus précisément, je fais des recherches sur la correspondance entre le corps humain et la Terre, ça me passionne ! Mais je dois rester discret sur mon travail.

John Barney craint de tomber dans un piège tendu par l'Association Grand K: Cette belle jeune femme dont il se sent amoureux n'a-t-elle pas été mise sur son chemin pour lui soutirer des renseignements, voire lui "faire la peau" ?

- Moi aussi j'aime ça, dit la jeune bibliothécaire. D'ailleurs, j'ai trouvé au fond d'un placard des vieux livres sur ce sujet.

Et Marie-Paule raconte en détail ses découvertes : titillée par la curiosité et bénéficiant d'une grande latitude dans son travail, elle a fouiné à droite et à gauche à la recherche de livres intéressants à lire. C'est ainsi qu'elle a trouvé, oubliés au fond d'un placard poussiéreux, des volumes qui lui ont paru être d'une importance extrême, sans qu'elle puisse vraiment se l'expliquer. Était-ce la couleur de la couverture, la finesse de la reliure, la dorure des lettres, le grain du papier ? difficile de le dire, toujours est-il que ces livres ont exercé sur elle une sorte d'attraction magnétique. Elle ne comprenait pas tout mais était littéralement fascinée.

Emportée par l'enthousiasme, elle précise : "les mots Umbilicus Mundi ont sonné agréablement à mon oreille lorsque je les ai lus tout haut ; par ailleurs, les théories exposées en vieux français et en latin m'ont passionnée même si je n'en ai pas toujours bien saisi le sens. Il me semble que cela parlait d'une femme possédant de beaux tétons, je me souviens aussi qu'il était question d'érinaceus et de Pogne ou Poigne, mais ce n'était pas toujours clairement écrit."

Dans le lit, John Barney Fergusson bondit ! Il a compris : érinaceus = hérisson, pogne = Pougne. Pour lui, tout est clair, les écrits dont parle sa bien-aimée - il est sûr maintenant de son amour et de sa loyauté- sont manifestement ceux de Yahennick Jaulinius, un moine bénédictin de la fin du VIIe siècle qui a, le premier émis l'hypothèse de l'incarnation de la Terre. Traité d'hérétique, mais surtout pour se chauffer, ses condisciples le brûlèrent dans la cheminée de l'abbaye pendant le très rude hiver de 694. Comme il était diabétique, il dégagea une légère odeur de caramel qui imprègne encore à ce jour, les pierres de la salle commune, mais pour le sentir il faut avoir un sens olfactif bien affûté et surtout ne pas fumer car le tabac a des effets néfastes sur l'odorat.

- Peux-tu me faire voir ces ouvrages ? demande fébrilement John Barney.

- Je veux ! assure Marie-Paule. Je suis peut-être mal payée mais je suis seul maître à bord de ce cargo de la littérature ! On y va !

En moins de temps qu'il n'en faut à un bernique pour changer de rocher, les voici habillés et prêts à partir. Un long baiser les unit, scelle leur passion mutuelle, et, en route.

En arrivant à la bibliothèque de Kergleuz, ils y trouvent un homme affable, occupé à trier des piles de livres.

- Mon amour, Je te présente monsieur Cennezeug, mon fidèle assistant, dit Marie-Paule. Il est encore moins payé que moi mais d'une abnégation totale. C'est un homme de confiance, il me

connaît depuis que j'étais toute petite, il m'a fait sauter sur ses genoux et a promis à mon père, mort dans ses bras sur le champ de bataille, de veiller sur moi et de m'aider à surmonter les dures épreuves de la vie. Nous pouvons parler devant lui sans crainte, rien ne filtrera. Sa spécialité c'est la reliure, il réussit avec une grande dextérité, à redonner vie à des livres qui, sans lui, seraient la proie du pilon.

John Barney tend une main ferme et amicale à monsieur Cennezeug dont l'oeil inquisiteur cherche à juger le visiteur et semble finalement le trouver sympathique.

- Où sont les livres ? demande John Barney, pressé de vérifier la véracité de la thèse qu'il pense vraie, bien sûr, mais si fragile avec le peu d'arguments dont il dispose.

- Par ici, viens, dit Marie-Paule qui l'entraîne vers les toilettes pour un câlin discret avant de se mettre au travail.

Les tendres amants disparaissent au fond du couloir, à gauche.

La menace et le départ.

A partir de ce jour, les recherches et trouvailles de John Barney Fergusson et, par voie de conséquence, Marie-Paule Hisson, se firent de plus en plus intenses et nombreuses. Mais cela restait d'une discrétion totale. Monsieur Cennezeug n'entrait pas dans toutes les confidences mais savait aller chercher les casse-croûte qui permettaient aux amants passionnés de travailler parfois la nuit entière avec, il est vrai, quelques séjours aux toilettes pour s'affirmer mutuellement l'ardeur au travail.

John Barney faisait de très nombreux voyages à l'étranger, repassait par Pougne Hérisson où il trouvait dans la grande bibliothèque les confirmations des hypothèses émises à Kergleuz. Là, personne ne sut qui il était réellement, ce qu'il faisait, et encore moins qu'il "fréquentait" mademoiselle Hisson. Un jour la boulangère essaya de soulever une partie du voile de mystère :

- Je vous trouve en pleine forme, dit-elle à Marie-Paule afin de l'amener à se livrer. C'est vrai, depuis quec temps vous avez l'air radieuse et tout, qu'esse y s'passe, Mamzelle Hisson ?

- C'est qu'on m'a enlevé un cor au pied ! répondit cette dernière du tac au tac. Alors maintenant, forcément, je ne souffre plus pour marcher et ça se voit sur mon visage, normal. Vous savez qu'on marche autant avec sa tête qu'avec ses jambes, madame Fourn (son mari, le boulanger, se prénomait Jean), d'ailleurs, ne dit-on pas faire un pied de nez ?

Marie-Paule, transformée par la passion se sentait mutine et les interrogations de la commerçante l'exaspéraient. Pour enfoncer le clou, elle commanda un bâtard qu'elle paya prestement et sortit rapidement de la boutique. Sur le trottoir elle se prit à rêver en serrant le pauvre morceau de pain dans ses bras, sans voir, derrière la vitrine, la boulangère qui se frappait allègrement la tempe d'un doigt interro-accusateur.

A la mi juillet 1958, John Barney Fergusson revient à Kergleuz avec une mine de papier mâché. Bien sûr leurs recherches avancement, ils sont en passe de prouver que le téton droit se trouvait à l'île de Sein, que l'un des reins était probablement en Alsace, ils ont retrouvé les épaules au Nord et au Sud...Mais...

Devant cet air déconfit qu'elle ne lui connaissait pas, Marie-Paule s'alarme et demande à J.B.

:

- Mon chéri, qu'est-ce qui se passe ?

- Je ne veux pas t'inquiéter mais j'ai trouvé ce message cloué sur la porte de mon logement à Pougne Hérisson.

John Barney déploie un morceau de papier crasseux, sur lequel quelques mots sont écrits :

arrête tes conneries où
cont^t vas te butter
le gran K

- Tu sais, mon chéri, il ne faut pas t'inquiéter, il y a des jaloux partout !

- Oui mais, ce n'est pas la première fois, demande à la grand-mère Beignon, quand nous irons à Pougne Hérisson, elle te racontera...

Le silence qui suit en dit long.

.....

Aller ensemble à Pougne Hérisson est un vieux rêve que les deux amants ont échafaudé tout au long de leur clandestinité amoureuse . Dès qu'il sera possible de sortir au grand jour, dès que la Thèse, admise par tous, sera reconnue comme la nouvelle règle de fonctionnement du Monde et ce pour le bonheur de l'humanité tout entière, ils pourront se montrer sans complexes, acheter du pain ensemble, aller faire une partie de lèche-vitrines dans la rue de Siam, à Brest et enfin, aller tous les deux à Pougne Hérisson !

- Oui, mon chéri, pour l'instant, au travail, il reste encore beaucoup à faire.

Ce soir là, l'ambiance fut beaucoup à la recherche, la gaudriole n'eut pas sa place.

30 juillet 1958. 12 heures 15. Dans la grande salle de la grande bibliothèque de Pougne Hérisson, John Barney Fergusson est en passe de décrypter le dernier message secret qui devrait lui permettre d'arriver au terme de ses recherches, la dernière pièce du puzzle est entre ses mains.

Une forte odeur de brûlé lui fait lever la tête. Il est entouré par les flammes. Il est seul dans l'immeuble : la bibliothécaire devait rendre visite à sa tante malade, elle est partie à midi en le laissant, sur sa demande, travailler seul dans le bâtiment fermé. Que faire ? John Barney n'hésite pas une seconde, il saisit le livre qui détient la clé de l'énigme et s'élance à travers les flammes. Sa course pour la survie le conduit à percuter la porte de verre de la bibliothèque qui vole en éclats sous le choc. John Barney est dehors mais il sait qu'il ne doit pas traîner là. Il saute dans sa voiture et, sur les chapeaux de roues, prend la direction de l'aéroport. où son avion l'attend.

30 juillet 1958 : Mademoiselle Hisson s'est mise au travail depuis 7 heures du matin. Monsieur Cennezeug relie et relit un livre qui lui plaît bien, intitulé "La chasse aux Grignous dans le Bas-Léon, de l'antiquité à nos jours", du Révérend-Père Morizur. Il est 17 heures, le temps est beau et calme mais l'atmosphère est bizarrement lourde.

Tout à coup, la porte de la bibliothèque s'ouvre brutalement. Un homme apparaît. Il crie plus qu'il ne parle :

- V'nez vite, il m'a dit que je vous trouverais ici, c'est trop tard pour lui, il a juste eu le temps de me transmettre votre adresse avant que l'avion qui le retenait prisonnier s'embrase.

Monsieur Cennezeug demande à l'inconnu de se calmer et de préciser son récit. C'est simple, il allait voir dans son champ si sa vache s'apprêtait à vèler quand il a vu arriver un avion en feu, moteur coupé faire un atterrissage forcé à deux cents mètres de lui. Il s'est précipité et n'a rien pu faire pour sauver le pilote dont les jambes étaient coincées dans l'habitacle. Ce pauvre homme a juste eu le temps de lui donner l'adresse de la Grande bibliothèque de Kergleuz et lui a demandé d'aller dire simplement à la responsable de cette bibliothèque ce message très court : "continue, mon amour ! "

Immédiatement, monsieur Cennezeug, qui a compris la gravité de la situation lui demande d'où il vient.

- De Brasparts. répond laconiquement le paysan.
- Conduisez moi jusque là bas, dit alors monsieur Cennezeug. Marie-Paule, ne bouge pas, je reviens le plus vite possible.

Et monsieur Cennezeug a suivi l'inconnu, sans un bruit. Quatre heures plus tard, il revient, seul. Sous son bras il porte une boîte de galettes bretonnes dans laquelle il a mis quelques restes de ce qu'avait été John Barney Fergusson : des cendres et deux os trouvés dans les vestiges fumants de l'avion de Jibéhef, comme il se plaisait à l'appeler.

A la vue de ces restes funèbres, Marie-Paule Hisson fond en larmes dans les bras accueillants de monsieur Cennezeug. Elle ne peut se contenir mais pourtant elle sait. Selon la thèse, d'ici peu, Il reviendra. Ils l'ont eu mais... Une sorte de rictus en forme de sourire confiant lui barre le visage. **Il reviendra.**

%%%%%%%%%

Conclusion.

A la tombée de la nuit, Marie-Paule Hisson se rendit à la maison que monsieur Cennezeug avait louée discrètement pour eux. Surplombant la grève des sables rouge, à deux pas du lavoir de Feunteun-Aon, cette maison a connu les heures heureuses des amours de John Barney et Marie-Paule qui s'octroyaient parfois quelques trop rares instants de repos et d'étreintes enflammées.

Dans le jardin, aidée de Monsieur Cennezeug, Marie-Paule a caché soigneusement la porte de l'avion de John Barney, rapportée de Brasparts en témoignage de l'accident, puis elle a, au cours d'une cérémonie d'une grande simplicité, déposé la boîte de galettes bretonnes contenant les cendres de John Barney dans le trou préparé par monsieur Cennezeug. Dans cette boîte, elle a ajouté un cadre avec leur photo, la boîte de corned-beef qui se trouvait dans le sac de John Barney au moment du saut du 6 juin 1944 et qu'il lui avait offerte en gage d'amour.

Un dernier regard, un "adieu" coupé de sanglots, monsieur Cennezeug rebouche le trou. Personne ne soupçonnera l'existence de ces restes jusqu'à ce jour de 1994 où Marie-Paule, pour attirer l'attention sur les travaux de Fergusson, livrera le secret à quelques amis, dont Prosper Youp Labutte.

14 août 1994 : les cendres de John Barney Fergusson regagnent Pougne Hérisson, sa vraie patrie.

Mais, qui sait, peut-être qu'un jour, Il reviendra !